

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation

Herausgeber: Société jurassienne d'émulation

Band: 91 (1988)

Artikel: Hommage à Tristan Solier

Autor: Cuttat, Jean

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-550100>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Hommage à Tristan Solier

par Jean Cuttat

Pour ceux qui ne le sauraient pas encore, ou ceux qui l'auraient oublié, Tristan Solier est mon bien-aimé frère cadet. Il m'a demandé (sans cela j'aurais dû prendre la parole de force) de le présenter à sa ville natale à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. Donc je le fais de plein droit. Cet artiste a en effet déclaré urbi et orbi que j'étais l'homme qu'il aimait le plus au monde. Il m'a dédié ses livres; il a décoré les miens. Il m'a soutenu d'une amitié exemplaire. Il fut dans mes épreuves mon port et mon foyer. Nous avons fait côté à côté la guerre fraîche et joyeuse de la libération de notre patrie. Il y a deux ans, pour mes soixante-dix ans, il m'a construit la plus belle cathédrale de poésie qu'on puisse imaginer. Nous avons les mêmes amis, les mêmes cheminements, la même passion pour la beauté. Et moi je déclare urbi et orbi qu'il est l'homme que j'aime le plus au monde. Je lui ai dédié mes livres, j'ai préfacé les siens. Je l'ai défendu, toutes griffes dehors, contre la hargne aveugle de la justice militaire. J'ai accompagné d'impuissance meurtrie la procession de ses malheures et bu sans retenue le vin de ses victoires. J'ai compté avec lui toutes les minutes de ses *Horloges de l'impatience* et j'ai conduit avec fierté la caravane nocturne de ses retours triomphants. J'ai aimé jusqu'à la jalousie la sombre nuit de ses œuvres. Et malgré tout je me sens les mains vides tant sa générosité, sa ferveur et sa foi sont éclatantes, tant ses talents sont divers, tant ses travaux sont multiples. On se dit qu'il est à lui tout seul un centre culturel, mais un centre culturel doté d'un cœur innombrable.

Ce lien de parenté que j'ai avec lui impose des digues à un discours qui ne demanderait qu'à déborder. Je m'en tiendrai donc à quelques évidences incapables à elles seules de manier l'encensoir et je me contenterai de n'apporter ici qu'un inévitable petit parfum de connivence naturelle.

Comme à chacun de nous la vie a distribué des caresses et des claques, des cadeaux et des outrages. Mais aujourd'hui on ne parle que des cadeaux. Elle nous a d'abord offert des parents «comme tout le monde rêvait d'en avoir» selon la gentille formule de Pierre-Olivier Walzer dans sa postface à mon *Noël d'Ajoie*. Elle nous a accordé une sœur qui

dut souvent braver l'autorité paternelle pour secourir ses frères perpétuellement fourrés dans de beaux draps et continue encore à les secourir en disant leurs poèmes avec une intensité souveraine. Et pourtant nos chemins ont bifurqué. Le mien a coulé vers l'exil de la mer bretonne, celui de notre sœur a conduit sa famille aux garrigues de Camargue. Tristan Solier, lui, est demeuré là où le hasard l'avait fait naître, mais tous ses chemins se sont ramifiés dans les profondeurs de l'être, de sorte que celui de nous qui a le moins bougé est celui qui est allé le plus profond. Il est vrai que la vie nous a aussi donné un lieu, qui n'est sans doute pas pour rien dans nos destins, au cœur d'une ville qui nous collera toujours à la peau, qui ne manque ni de grâce ni de grandeur et qui a fini par devenir pour nous tous une sorte de référence existentielle. Certes, on y riait, dans cette ville, plus fort, plus souvent et plus longtemps qu'à présent, mais le poids de la cité se faisait lourdement sentir. Dans notre jeunesse, juste avant la dernière guerre, c'était un gros bourg aux vieilles familles monolithiques, aux fractures politiques congénitales, au moralisme épuisant, pleine de tabous et de barrières tribales avec une bonne moitié de la population à demi enivrée de religion. Nous avons survécu à force de louvoyer dans ce dédale et c'est là sans doute que nous avons appris à nous évader par les toits, les beaux toits rouges de la poésie. Par la force des rames de l'histoire notre ville a changé, elle a perdu la plus grande partie de ses pouvoirs d'oppression. Et je ne puis que féliciter les autorités urbaines d'avoir jugé plus profitable politiquement de faire des mamours à l'un de ses artistes vivants – ce qui met tout le monde en joie – que d'entretenir une sépulture un peu reluisante qui ne réjouit qu'un jardinier.

Penchons-nous un peu sur ces dessins, ces peintures, ces constructions, ces boîtes à surprises, ces retables aux maigres offrandes, ces portraits polycéphales, ces animaux héracliques, ces tribus d'ahuris, ces monômes d'enfoirés, ces troupeaux de moutons dérisoires, ces gisants froissés, ces crayons mélancoliques, ces mécaniques surréelles, ces secrets bleus, ces éclairs obscurs, ces chefs-d'œuvre lépreux, ces pampas de grattage, ces cordillères de bois déchiqueté, ces nuits blanches, ces hantises et ces rêves enrobés de leur propre suppuration. «A force de ratures, explique-t-il, de surcharges, de taches, l'écriture devient dessin.» Partout le brouhaha, l'érosion, le brouillage, le fading et c'est le regard qui s'enlise dans la touffeur du graffiti. C'est de l'art éperdu d'appels sans réponse et de tâtonnements infinis. «Je vois, écrit-il dans *Les cahiers de Mélusine*, mais celui qui me guide est aveugle.»

Il a toujours payé comptant. Il monte sur les planches, balaie la salle, allume les projos, range les chaises, donne du brigadier, tire les

rideaux, anime les tréteaux, occupe les récitals, remplit les soirées de poésie. Il brosse les décors, imprime les affiches, monte des pièces, des spectacles, donne du cœur au ventre, est à la fois metteur en scène, acteur, grimeur et machino, déménageur, portefaix, gérant, comptable, poinçonneur de tickets, chef du matériel et en plus il éponge de sa bourse les déficits.

Il va aussi se payer le luxe d'être un patriote d'avant-garde. Il se dresse contre l'emprise militaire, lutte contre les places d'armes et, dès qu'il comprend qu'on ne peut rien faire sans une structure étatique, il milite à fond pour l'autonomie jurassienne. Il se mêle à toutes les manifs, barbouille les routes, il monte un jour à la tribune du peuple pour crier son poème à la foule et un beau soir, avec l'accord des siens, il jette ses épaulettes et ses galons d'officier à la figure des colonels, il brave le Tribunal militaire, est condamné, va en prison ... et est ressuscité.

Il édite une quarantaine de titres, fait une multitude d'expositions, ouvre même une galerie pour ses amis les peintres, galerie qu'il abandonne après des années de garde et de claustrophobie pour cause de «sомнolence publique».

Mais surtout il dessine, il peint, il construit, illustre des livres, publie des recueils de poèmes, des contes, des nouvelles, des bandes dessinées, des cahiers d'images désertées sur lesquelles il grave son désespoir. Il se donne à ceux qu'il aime, rédige pour eux des textes, des hommages, des présentations, des préfaces, des notes, des anthologies. Ça remplit des rayons. Et soudain le voilà qui nous éclate de rire au nez en publiant une bouffonnerie énorme, *Alpha-Bête*, dont je dis dans ma préface qu'elle appartient à la lignée de ces «libelles corrosifs et décapants qui agissent sur nos vieilles crasses spirituelles comme une giclée d'esprit de sel».

Qu'est-ce qu'il y a à comprendre au fond de cette œuvre déroutante? Ecoutez-le confier à Jean-François Comment: «Tu as établi tes quartiers dans le secteur de l'aube et moi, par des pesanteurs dont je me serais passé, dans celui du crépuscule et de la nuit.» Et il ajoute: «dans l'opacité et dans l'obscur». Il explique dans ses *Aphorismes grinçants et feutrés*: «Le but est ce qui ne s'atteint jamais. Etre un homme c'est donc avoir le goût de l'impossible.» Plus loin il dit: «L'art est une fringale biologique qui se repaît de mystère.» Autre citation: «J'ai du goût pour l'envers des choses, pour l'ombre, pour la nuit.» Autre aphorisme: «L'enfant va de la vie au rêve sans franchir de frontière. L'adulte, penché sur ses bilans, ne rêve plus qu'en contrebande.» Et je ne résiste pas à citer cette confidence: «La passion qui consume ma vie, le rêve qui

m'égare sur des sentiers perdus, la violence qui ferre mes sabots... toute cette dépense de l'être ne représente en fin de compte qu'une recherche baroque pour la maison des hommes.»

Agitez un peu, pour voir, son *Drapeau des adverbes*: «Ici, ailleurs, là-bas, loin, très loin, au-delà.» Où est-il dans tout ça? Il ne répond pas. Il n'y a pas de réponse. Il peint un homme en état d'interrogation. Mais il sait aussi, tout d'un coup, se faufiler dans les algues comme une anguille. «100 à l'heure, fait-il, 10 à l'heure, c'est toujours une heure qui ne reviendra pas.» Ou plus bonnement: «Il pourra m'arriver d'acheter un chapeau neuf mais chaque fois ma tête aura vieilli.» Et si j'avais un écran pour projeter d'autres affabulations dessinées, je me serais assuré un succès de rire qu'aucune prose ne serait capable d'obtenir. Car il existe un provocateur assez sauvagement cynique en lui. Il provoque pour cuirasser les coeurs mous, pour mettre dans la crotte le nez des jobards, pour nous divertir de notre propre néant, de nos tragédies de Panurge jusqu'à ce qu'on transpire de trouille et qu'on ne soit plus qu'une toupie dans l'œil de notre propre vertige.

Indéchiffrable au premier coup d'œil, l'homme est chargé d'une énorme culture de livres, d'images et d'émotions, mais sa violence affiche parfois des tendresses pour des symboles de pacotille, des liturgies d'enfant de Marie, des credo ébouriffés. C'est un homme trop clair et trop obscur pour être facilement défini. Je veux simplement évoquer certaines de ses provocations. Regardez par exemple ces nécropoles de gisants formés de tubes de peinture écrasés, ses petits dépliants intitulés *Non* et *Zone bleue* qui font tabula rasa et entraînent un tango de moribonds à vous faire froid dans le dos. Et souvenez-vous aussi de ces énormes croix gravées d'illisibilité au centre desquelles, au lieu de la sainte victime expiatoire attendue, pend une tête chauve de poupée de porcelaine trempée dans la couleur ou, plus dérisoirement, un unique grelot.

Poète, dessinateur, peintre, illustrateur de livres, sculpteur parfois, photographe, homme de théâtre, éditeur, animateur de galerie d'art, cet ancien pharmacien de notre ville est devenu en définitive un contrebandier du rêve avec tout ce que cette expression contient d'attention, de ruse, de patience, d'affûts, d'intelligence pratique, de silence et de pièges. C'est tout cela que l'art exige pour laisser une trace de son labour. Car l'homme qui se dit dans un poème «jeté vivant dans la nuitée des yeux ouverts» ne se garde pas en santé en se gavant de poudre aux yeux.

Heureusement il y a derrière lui une solide intendance: maison claire ouverte à la montagne jurassienne, de beaux arbres, un jardin plein de

fleurs et d'oiseaux et bientôt quarante années de soins, d'attentions, de tendresses, de bel accueil et de bonne cuisine. Et s'il est libre comme l'air, notre chère Anne-Marie ne l'est guère et le sera peut-être un peu plus depuis que leur dernière fille s'est envolée. On peut toujours le lui souhaiter.

Naître à Porrentruy c'est un peu naître aristocrate. On n'y peut rien, mais il y a là comme une fierté et une espèce de noblesse. Au fait, notre grand-père paternel, qui finit ici au début du siècle dans la peau, qui ne lui allait pas, d'un petit fonctionnaire de district, s'était embarqué naguère, dit-on, comme émigré vers les Amériques avec l'intention d'y trouver de l'or. Il revint plus pauvre qu'il n'était parti, ce qui ne l'empêcha pas de faire une honorable fin de gai luron. Je raconte cette anecdote parce que, dans l'activité créatrice de son petit-fils, il y a quelque chose qui ressemble aux fouilles, à l'acharnement du chercheur d'or. Mais lui, tous les jours, il en trouve de la poussière d'or.

Dans la vieille pharmacie de notre père, près de la fontaine du Suisse, tous les murs étaient autrefois garnis de superbes pots et flacons d'apothicaire. J'en ai hérité quelques-uns. J'y tiens beaucoup, mais il y en a un qui me met en joie. C'est un flacon destiné à contenir du Spiritus concentratus. Mais le peintre en lettres n'arriva pas à placer toute l'inscription dans le cartouche. Il supprima «centratus». J'espère que mon discours de ce soir n'est pas tout entier sorti de ce flacon-là.

Juste un mot pour finir. Les communes ont sur les bras des charges et des devoirs charitables considérables. Le soutien financier qu'elles accordent aux malheureux, aux simples, aux clochards, aux ivrognes et à tous ceux qu'infortune ou déche n'ont pas ratés pèse lourdement dans leur budget. Et c'est bien ainsi, c'est de bonne justice sociale. Je souhaiterais, ne serait-ce que pour soulager la cité, qu'elle s'accroche un peu plus aux créateurs qui vivent intramuros, car les artistes sont légers, n'ayant pas, comme on dit, «les pieds sur terre», se tenant, comme insistait vertement notre bonne mère, «dans les nuages». Ils flottent au-dessus d'eux-mêmes. Ils sont toujours en état d'imperceptible lévitation et il est agréable, voire tonique et en tout cas charmant, de se tenir à eux comme nous nous retenons ce soir à ce Tristan-ci, à ce Pablo-là, que j'embrasse en lui disant: *salut et fraternité*.

Jean Cuttat

Texte prononcé par Jean Cuttat, le 16 septembre 1988, au Musée de Porrentruy.

